

CHAPITRE VI

SAINT PAPHNUCE.

Dans les déserts de la Thébaïde, qui entourent Héraclée, il y eut beaucoup de solitaires. Le dernier d'entre eux fut saint Paphnuce, dont l'histoire est fort étrange.

Paphnuce avait mené dans le désert la vie étonnante des solitaires, une vie qui ne ressemblait ni à la vie des hommes, ni même à celle des saints modernes, une vie dont l'austérité surpasse l'imagination. Un jour il se dit à lui-même : Quel est celui des saints auquel je ressemble ?

La question devint une prière.

— Seigneur, disait-il, parmi vos saints quel est celui auquel je ressemble le plus ?

— Paphnuce, Paphnuce, lui dit la voix qui lui parlait, car il était souvent conduit par une voix ; toi, Paphnuce, tu ressembles à un musicien qui chante dans un village à quelque distance d'Héraclée.

Paphnuce fut plus surpris qu'il ne l'avait encore été depuis le jour de sa naissance. Un musicien qui chantait dans un village ne répondait pas à l'idéal d'une sainteté semblable à la sienne.

Il approche du village, il arrive ; il demande le musicien.

— Il est là, lui répondent les gens du pays ; il est dans ce cabaret ; il chante pour amuser les gens qui boivent.

Paphnuce marchait de stupéfactions en stupéfactions. Il aborde le musicien, lui demande un entretien particulier, et l'ayant obtenu, lui demande par quelles voies il s'est élevé si haut en sainteté devant Dieu et devant les anges.

— Brave homme, répond le musicien, je pense que vous plaisantez.

— Voilà donc, pensait Paphnuce, le saint auquel je suis semblable !

Le musicien reprit :

— Je suis le dernier des misérables. Avant de jouer dans les cabarets, j'étais voleur de profession. Je faisais partie d'une bande de brigands. Ma vie est un tissu d'abominations, et je me fais horreur à moi-même.

Paphnuce devenait pensif.

— Cherchez bien, lui dit-il, vous trouverez quelque bonne action.

— Je ne vois pas, dit le voleur.

— Cherchez bien, dit Paphnuce.

— Je me souviens, répondit l'autre, qu'un jour nous avons saisi, mes brigands et moi, une vierge consacrée à Dieu ; je la leur arrachai ; je la conduisis dans un village où elle passa la nuit, et le lendemain je la reconduisis au monastère telle qu'elle en était sortie.

— Ensuite ? dit Paphnuce.

— Un jour, dit le voleur, je rencontrai une très belle femme, errante et seule, dans un désert.

— Comment, lui dis-je, êtes-vous ici ?

— Ne vous informez pas de mon nom, répondit-elle. Mais si vous avez pitié de moi, prenez-moi pour esclave, et conduisez-moi où vous voudrez. Ma situation est horrible. Mon mari s'est trouvé redevable des deniers publics. Après lui avoir fait souffrir les plus horribles traitements, on l'a enfermé dans une affreuse prison, d'où il ne sort de temps en temps que pour subir de nouvelles tortures. Nous avons trois fils qui ont été arrêtés pour la même dette. On me poursuit à mon tour ; je me cache dans ce désert, et il y a trois jours que je n'ai mangé.

Touché de compassion, j'emmenai cette femme ; je la conduisis, je la soutins, je la restaurai. Quand elle eut mangé et qu'elle fut revenue de la faiblesse où je l'avais trouvée, je lui dis : Que vous faut-il ?

— Avec trois cents pièces d'argent, dit-elle, nous serions sauvés, mon mari, mes fils et moi !

— Voici trois cents pièces d'argent, lui dis-je ; maintenant soyez heureuse. Elle emporta les trois cents pièces et la famille *fut sauvée*.

Il me semble que cette histoire contient quelque chose de particulier. Ce n'est pas l'enseignement ordinaire. C'est un enseignement exceptionnel. Elle nous fait non pas voir, mais entrevoir une chose ignorée. Elle ouvre une fenêtre sur les

mystères de la justice divine, qui mesure tout, qui juge infailliblement, étrangement, tenant compte des grâces données, des tentations subies, des situations différentes, se jouant des pensées humaines et des vraisemblances les plus accentuées. Il me semble que la voix qui parlait à Paphnuce nous parle encore, disant aux uns : Vous vous croyez bons, ne présumez pas ; aux autres : Vous vous croyez mauvais : ne désespérez pas.

Beaucoup demeurent dans la haine, qui se croient dans l'amour ; beaucoup se croient dans la haine, qui demeurent dans l'amour, dit la bienheureuse Angèle de Foligno ; et le Saint-Esprit avait dit avant elle : « Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. » Les choses visibles et les choses invisibles brûlent ensemble dans l'inscrutable abîme du cœur humain, comme dans une chaudière les métaux en fusion, et nul ne voit l'opération intérieure, excepté celui qui pèse les tentations et les grâces comme il pèse le vent et le feu.

Promenez-vous le soir sur les bords de la mer. Baissez les yeux, comptez les grains de sable du rivage. Levez les yeux ! comptez les étoiles du ciel. Tout cela est peu de chose. Mais si vous essayez de compter les actions et les réactions intérieures et extérieures, les actions et les passions, les grâces et les tentations, les circonstances, les coups et les contre-coups, les assauts du dedans et les assauts du dehors, les vellétés, les désirs, les succès, les échecs, les douleurs et les attaques, cette multitude inouïe d'efforts contradictoires qui

venant de lui, sur lui, pour lui ou contre lui ont produit, après quarante ou cinquante ans, l'homme qui est là, aujourd'hui, devant vos yeux ;

Si vous essayez ce calcul infini, vous cherchez un nombre que Dieu seul connaît : vous tentez de soulever le voile qui cache la justice éternelle, et peut-être cet attentat ressemble-t-il à celui du soldat de Josué qui mit la main sur la chose réservée, sur l'anathème. Dieu, qui est jaloux, est jaloux de sa justice.

Lui seul est assez étranger à nos misères pour les connaître dans leur profondeur, et en tenir un compte digne d'elles. Lui seul est assez clairvoyant pour avoir une indulgence égale à nos besoins. Lui seul est assez haut sur la montagne inaccessible, pour tenir dans la main la mesure de notre abîme.

A lui seul appartient la justice comme une propriété.

Justice profonde et mystérieuse, justice divine, inconnue comme Dieu, justice qui nous réserve des étonnements immenses ! Justice sans défaillance, qui voit d'un seul coup d'œil au-delà des quatre horizons ! Justice qui tient compte de *toutes* les choses *relatives*, parce qu'elle est absolue !

Un prêtre alla visiter Paphnuce dans le désert. Paphnuce, disciple de saint Macaire, lui parla de son maître. — Connaissez-vous, dit-il, connaissez-vous l'histoire du présent de l'hyène ? Car c'est ainsi que mon maître appelait sa tunique, la tu-

nique qu'il légua depuis à Mélanie la bienheureuse.

— Je ne connais pas, dit le prêtre, cette histoire.

— Un jour, reprit Paphnuce, Macaire, mon maître, était assis dans sa cellule, s'entretenant avec le Seigneur. Un animal frappa de la tête contre la porte de la cellule; la porte céda, l'animal entra et se jeta aux pieds de Macaire, déposant devant lui son petit. Le solitaire les regarda tous deux: c'était une hyène qui montrait son petit à mon maître Macaire. Macaire, l'ayant examiné, s'aperçut qu'il était aveugle. Alors il cracha sur ses yeux fermés, et aussitôt ses yeux s'ouvrirent. Sa mère lui donna immédiatement son lait et l'emporta. Le lendemain on frappe encore; la porte s'ouvre: c'était la Hyène qui revenait. Cette fois, au lieu d'apporter son petit, elle apportait une grande peau de brebis. Macaire, ayant considéré cette peau, dit à la Hyène: Comment as-tu pu te procurer cette peau, sinon par un vol et par un meurtre? Malheureuse, je t'ai fait du bien, et toi tu as volé un pauvre et tu as tué sa brebis!

La Hyène continuait à tenir la peau et à la présenter d'un air suppliant.

— Non, dit mon maître, je ne veux pas ce bien: il est mal acquis.

La Hyène baissa la tête et plia les genoux.

Alors mon maître, touché de compassion, lui dit: Hyène, veux-tu me promettre de ne plus faire tort aux pauvres désormais et de plus dévorer leurs brebis?

La Hyène fit signe de la tête, comme si elle eût promis.

— Alors, dit mon maître, j'accepte ton présent.

Et la tunique de Macaire s'appelait le présent de la Hyène. Jamais il ne la nomma autrement, et il la donna, comme un don très précieux, à Mélanie.

C'est ainsi que Paphnuce parlait.

Il y avait à la même époque une pécheresse nommée Thaïs, dont la beauté était extraordinaire. Plusieurs se réduisirent à l'aumône pour lui faire des cadeaux, et la jalousie allumait entre ces hommes de telles fureurs que souvent sa maison était teinte de sang.

Le scandale prit de telles proportions que le bruit en arriva jusqu'à l'abbé Paphnuce. On alla lui demander ce qu'il fallait faire dans de telles circonstances.

Quelque temps après, saint Antoine dit à ses disciples : Veillez et priez.

Et tous passèrent la nuit en oraison. Ils n'étaient pas réunis, mais séparés, et chacun priait sans discontinuer.

Parmi les disciples de saint Antoine, le plus ardent et le plus simple était Paul.

Et pendant cette nuit d'oraison continuelle, il arriva que le Seigneur ouvrit à Paul les yeux de l'esprit, et Paul vit le ciel ouvert, et dans le ciel un lit magnifique, environné de trois vierges dont le visage était resplendissant, et la lumière sortait de leur face.

Paul s'écria dans l'extase : O mon père Antoine, quelle superbe récompense vous est réservée dans le ciel ! Une telle faveur ne peut être faite qu'à vous, et je vois le lieu de votre repos éternel !

Mais la voix qui parle dans l'extase s'éleva et dit à Paul :

— Ce lit n'est pas réservé à ton père Antoine.

— Et à qui donc, dit Paul stupéfait ? A quel saint, à quel martyr ?

— Ce lit est réservé à Thaïs la pécheresse, dit la voix qui parle dans l'extase.

Or, voici ce qui s'était passé.

Paphnuce, informé de la vie de Thaïs et du scandale universel, prit de l'argent, revêtit un habit séculier et se rendit dans la ville où habitait la pécheresse.

Il se présenta chez elle :

— Sans doute, lui dit-il, cette chambre est retirée et secrète. Cependant elle ne me convient pas parfaitement. J'en voudrais une plus retirée et plus secrète.

— Je vous assure, répondit Thaïs, que nous sommes ici parfaitement à l'abri des regards des hommes.

— Sans doute, dit Paphnuce, mais cela ne me suffit pas. Je vous prie de vouloir bien me conduire dans une chambre où nous soyons à l'abri des regards de Dieu.

Thaïs fut troublée au fond de l'âme. La conversation continua. Paphnuce lui demanda comment

elle osait faire devant Dieu ce qu'elle n'osait pas faire devant les hommes. Enfin, telle fut son éloquence, telle fut la puissance donnée à ses paroles, que Thaïs ne voulut pas sortir de la chambre où ils étaient enfermés avant d'avoir obtenu de lui pardon et pénitence.

— J'irai, lui dit-elle, passer ma vie où vous me l'ordonnerez. Donnez-moi seulement trois heures ; dans trois heures, je suis à vous, et vous ordonnerez de moi ce que vous voudrez.

Thaïs sortit, prit tous les meubles et objets qui avaient été le prix de ses péchés, les fit porter sur la place publique, puis elle les brûla en présence de tout le peuple, et annonça publiquement son repentir et sa conversion.

Ceci fait, elle se rendit au lieu où l'attendait Paphnuce.

— Maintenant, lui dit-elle, je suis à vos ordres.

Paphnuce la conduisit dans un monastère de vierges, et l'enferma dans une cellule dont il boucha l'entrée avec du plomb, laissant seulement une petite fenêtre par où les sœurs devaient lui passer, tous les jours, du pain et de l'eau.

Entre les hommes d'alors et les hommes d'aujourd'hui la différence est énorme. Mœurs, habitudes, tempérament physique, tout a changé. La nature de nos tentations n'est plus la même. Les remèdes ont changé comme l'état des malades ; mais nous ne devons pas plus nous étonner des rigueurs de nos pères que de leur force physique et des armures qu'ils portaient.

— De quelle façon dois-je prier? dit Thaïs à Paphnuce qui s'en allait.

— Vous n'êtes pas digne de prononcer le nom de Dieu, répondit Paphnuce, et je vous défends de lever les bras vers le ciel. Dites seulement ces paroles : « Vous qui m'avez faite, ayez pitié de moi ». Et telle fut, pendant trois ans, la seule prière de Thaïs!

Au bout de trois ans, Paphnuce, à qui saint Antoine raconta la vision de Paul son disciple, alla au monastère des vierges et ouvrit la cellule où Thaïs était renfermée. Mais Thaïs ne voulait pas sortir.

— Sortez, dit Paphnuce; car vos péchés sont pardonnés.

— Depuis que je suis ici, répondit Thaïs, je les ai mis devant mes yeux, comme un monceau, et je n'ai pas cessé de les regarder.

— C'est pour ce regard, dit Paphnuce, et non à cause de votre pénitence extérieure et matérielle, que Dieu vous a pardonné.

Thaïs sortit de sa cellule, et mourut quinze jours après.